

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Benjamin RODUIT

Quatre horizons, quatre passions.  
Comme un magicien du réel,  
avec Denis Rabaglia, cinéaste

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90a, p. 25-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# Comme un magicien du réel

avec Denis Rabaglia, cinéaste

Entretien réalisé par Benjamin Roduit

Né le 31 mai 1966 à Martigny, Valais, Suisse, où il réside. De nationalités suisse et italienne.

Dès l'âge de 15 ans, il réalise des courts et moyens métrages en Super-8. De 1984 à 1989, il collabore avec la TV régionale CANAL 9 de Sierre en Valais, pour laquelle il réalise de nombreux programmes dont 5 clips musicaux et 2 courts-métrages vidéo.

En 1991, il est Lauréat de l'ACADÉMIE CARAT à Paris, une fondation privée qui sponsorise chaque année une quinzaine de jeunes créateurs et entrepreneurs de l'audiovisuel européen.

En 1992-93, il écrit et réalise *Grossesse nerveuse*, une comédie interprétée par Tom Novembre, Sabine Haudepin, Isabelle Townsend et Patrick Braoudé, développée pour FRANCE 2 dans le cadre des «100 Premières Oeuvres de la Télévision Publique» et pour laquelle il reçoit, entre autres, le PRIX MAX OPHÜLS 1994 en Allemagne et le PRIX INA-MICHEL KUHN 1994 en France et récemment le PRIX FUTURA 1995 à Berlin.

Denis Rabaglia est certainement l'une des valeurs les plus sûres du cinéma romand. Lors de son récent passage dans notre collège (à l'occasion de la journée du cinéma), il a su enthousiasmer les élèves par son oeuvre truculente *Grossesse nerveuse* et par la vivacité de ses propos au sein d'une présentation animée qui suivit la projection. Un être passionné par son art, par ce qu'il a à dire au monde, voilà ce qui nous rend Denis Rabaglia attachant. Mais comment devient-on un témoin passionné du monde? Homme de contrastes, globe-trotter vivant dans la maison de ses parents, cartésien irrationnel, Denis nous accueille dans son salon où se mêlent de manière indéfinissable divers styles, où Gaston Lagaffe côtoie Shakespeare, où trône enfin une imposante carte murale signalant ses pérégrinations dans le monde.

## **Denis, bon nombre de critiques vous prédisent un avenir prometteur dans le 7<sup>e</sup> art; comment est née cette passion ? Pouvez-vous dresser un parcours de ce qui pourrait être une vocation ?**

En premier lieu, je tiens à préciser que la passion a quelque chose à voir avec une forme d'inconscience. Mon parcours en est un peu l'illustration.

Deux éléments me paraissent fondamentaux lorsque je recherche les origines de mon attrait pour le cinéma.

Enfant unique, élève sage et studieux, intéressé par la lecture et ne partageant que rarement les jeux des enfants de mon âge, j'ai souvent cherché à communiquer avec l'illusion et le rêve. Je rêvais d'être magicien ou d'appartenir au monde du cirque. Or, prenant progressivement conscience de la difficulté d'entrer dans ces deux univers, j'ai été attiré par ce qui s'imposait pour moi comme le meilleur moyen de communiquer: le cinéma. Je me suis mis à fréquenter les salles obscures, encouragé par mes parents qui, tenanciers d'un bar, m'invitaient fréquemment à «débarasser le plancher». Ainsi, à l'âge de 10 ans, j'avais déjà réalisé une mini-encyclopédie du cinéma (rires).

Puis j'ai franchi une étape décisive durant ma première année de cycle d'orientation. Un cours de cinéma y était donné par Mme Marie-Antoinette Goret à raison de deux heures par semaine dans le cadre de cours à option. C'est alors que je pris conscience que le cinéma allait être ma vie. L'année suivante, comptant sur l'appui du directeur et d'un généreux budget de 500 francs, j'ai réalisé avec mes copains un premier film. Un deuxième film a suivi ainsi que la création du GCM (Groupe Cinématographique de Martigny) qui nous rassemblait tous les samedis après-midi pour tourner des petits films Super-8.

## **Et vous voilà parti pour une belle et longue carrière sans histoire?**

Non, tout d'abord, il y a eu les études au collège de Sion (et non à St-Maurice comme on l'a prétendu récemment lors de mon passage dans votre collège) qui ont constitué ma voie principale par leur enrichissement et leur ouverture d'horizon.

Il y a eu aussi des phases de déprime. Ainsi durant l'été 1983, un mois de tournage avec des amis déboucha sur un cuisant échec : je n'avais pas su gérer les différents niveaux de passion qui nous animaient. Puis

ce fut une année de «zonage», durant laquelle j'ai interrompu mes études. Cela m'a permis de découvrir le théâtre grâce à Jacques de Torrenté, Catherine Sumi et leur cours de théâtre. J'ai eu également l'occasion de produire des clips vidéo pour Canal 9 et de repartir à zéro avec de nouvelles gens. Là, je dois ouvrir une parenthèse pour remercier mes parents qui ne m'ont jamais «castré» sur le plan de ma passion. Mon père, qui n'a trouvé «sa» passion qu'à 40 ans seulement, estimait que la vie est longue et qu'on finit toujours par trouver son chemin. Sans vraiment m'encourager ni vivre à travers ma passion, il ne m'a jamais interdit de m'investir dans cette profession sans avenir, du moins apparemment.

La reprise de mes études s'est accompagnée d'une nouvelle époque de créativité. De bons clips vidéo et surtout la réalisation du film *Le Tueur de Midi* quinze jours avant les examens de maturité témoignent que cette période a été dense.

Puis, comme si la passion obéissait à des lois cycliques, il y a eu une nouvelle phase d'échec. En fait, il faut lier passion et énergie. Comme dans la vie d'un couple, la continuité de la passion, en soi irrationnelle, ne peut se préserver que dans la gestion rationnelle de son énergie. Or, matu en poche, je me suis retrouvé en panne. Je voulais suivre une formation de réalisateur dans une bonne école de cinéma (Londres, Paris ou Bruxelles). L'entrée se faisait sur concours avec un taux d'admission de 5 pour mille! J'ai échoué à six reprises tout en me retrouvant à chaque fois dans le dernier carré d'as. On me reprochait de n'avoir pas grand-chose à dire !

### **Je vous interromps de manière abrupte, mais insinuez-vous par là que toute création implique un message ?**

Absolument! On est auteur parce qu'on adhère à une morale, parce qu'on témoigne du monde dans sa complexité et dans sa subjectivité. Je veux parler de ma souffrance, de ma catharsis, de celle des autres. Avec le structuralisme, on a perdu le bon sens d'avoir quelque chose à dire. Une citation de Eduardo Filippa me vient à l'esprit : «Si vous cherchez la vie, vous trouvez le style; si vous cherchez le style, vous trouvez la mort». En étudiant les systèmes d'écriture anglo-saxons qui privilégient les représentations figuratives, j'ai appris comment exprimer la passion, celle de la vérité, celle des gens, celle des choses.

Il ne faut pas oublier que le cinéma est un miroir de la société et se doit d'exprimer ses attentes, ses déceptions, ses angoisses. Ce rôle est d'ailleurs admirablement rempli par le cinéma fantastique (Lucas, Spielberg,...) qui renvoie au mythe fondateur.

### **Vous parlez souvent de devenir témoin du monde. N'est-ce pas une démarche narcissique?**

La passion est toujours un peu narcissique. Je prends conscience que je fais partie du monde et il en résulte que je dois assumer ce que je suis, c'est-à-dire un auteur plongé dans un processus de communication avec un public. Il ne faut pas avoir peur de cette confrontation, de ce lien étroit qui dans toute création artistique unit le particulier et l'universel.

### **Plus concrètement ?**

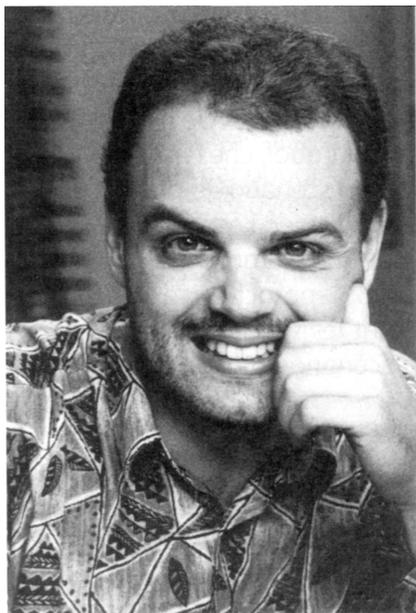
On ne doit pas se fuir soi-même, on doit s'assumer de manière directe et pleine. L'on doit également être réceptif aux autres. Les gens nous montrent des problèmes, mais c'est à nous d'apporter des solutions : il faut écouter les problèmes, jamais les solutions. Ainsi si certains aspects de mon travail ne sont pas appréciés, j'ouvre la discussion puis je me remets en question.

Enfin il y a le travail. Ecrire, c'est réécrire sans cesse ce rapport angoissant et objectif avec soi-même. Ma passion pour le cinéma n'est pas abstraite; je ne suis pas victime du glamour du 7e art!

En bref, si on est juste et qu'on travaille, on n'a pas besoin d'être original, on l'est.

### **Il y a quelques instants, vous avez parlé de cycles de la passion. Les événements extérieurs et aléatoires de la vie suffisent-ils à faire renaître une passion ?**

D'une part, comme je l'ai montré auparavant, la naissance d'une passion, ce n'est pas toujours très profond. On est intéressé par quelque chose, puis on se prend au jeu et, dans une passion, on se découvre «soi» et «là». Alors on peut commencer à travailler pour communiquer quelque chose de manière à ce que cela se comprenne et puisse concerner le spectateur. Ainsi le point de départ de



*Grossesse nerveuse* est un exercice qui consistait, en 24 heures, à écrire une idée de comédie!

D'autre part, la vie nous offre des occasions d'avancer et il ne faut pas les manquer. Ainsi durant ma seconde phase de «dépression», je n'ai cessé de me présenter aux examens d'entrée des écoles de cinéma, je me suis formé aux systèmes dramaturgiques. Et comme cela apparaît souvent dans les scénarios, au moment où l'on s'y attend le moins, j'ai remporté le concours de l'Académie Carat (une bourse de 50000 FF attribuée à 15 lauréats sur 1200 candidats dans le but de développer un projet). De cette expé-

rience, j'en retire qu'il faut être disponible, suivre son intuition sans se préoccuper des plans de carrière que recense l'histoire du cinéma ! Bien sûr, il faut éviter la théorie de l'animal blessé comme lors d'une déception amoureuse. L'irrationnel ne doit pas prendre le pas et je ne dois jamais laisser intervenir le fantasme. A ce sujet, je vous invite à prendre connaissance des précieuses études de la fondation ISO Dr Gottlieb Guntern sur la créativité (Villa Tissières à Martigny).

### **Le monde du cinéma fourmille-t-il de gens passionnés ? Parlez-nous de votre entourage direct.**

Le milieu du cinéma a beaucoup de défauts sauf celui de l'indifférence. La passion y est omniprésente et elle se présente souvent même sous une forme exagérée, exubérante. Je parlerais même de délire, de névrose... Cependant deux phénomènes peuvent à mon sens étouffer la passion dans l'oeuf.

Il y a tout d'abord un entourage castrateur, celui des parents pour qui le domaine artistique n'offre aucune perspective d'avenir. On peut certes partager les craintes de ces parents mais pas au point d'accepter que leurs enfants en perdent l'intuition de base. Je pense que cette intuition peut se travailler et devenir un jour passion.

Et puis il y a les responsabilités sentimentales, professionnelles, financières dans lesquelles on s'englué : on fait son nid après cinq ans de galère et on ne peut pas aller plus loin. En ce qui me concerne, j'ai fait d'autres choix. Je ne veux pas consacrer du temps et de l'argent à des choses qui n'en valent pas le coup. C'est pourquoi, chez moi, passion et inconscience riment. Ainsi lorsque j'écris un scénario, je préfère que ce soit sous une forme spéculative, c'est-à-dire avec l'espoir de le vendre un jour, plutôt que sous la pression d'une commande. En ce qui concerne *La légende de Farinet*, les deux approches se confondent puisque j'ai écrit un premier projet durant les fêtes de Noël 91 et que nous le retrouvons sous la forme d'un scénario commandé par la TSR deux ans plus tard.

**Puisque vous évoquez *La Légende de Farinet*, coproduction de la TSR et des productions Crittin & Thiébaud dont le tournage est prévu durant l'été 1995 sous la direction de Yvan Butler, parlez-nous de vos choix de scénariste. Qu'est-ce qui vous attire chez ce personnage de légende ? L'ombre de Ramuz ne vous fait-elle pas peur ?**

Ecoutez, le matériel existe : Farinet a hanté et hante encore l'imaginaire collectif du Valaisan. Soit on l'aime, soit on ne l'aime pas. Ramuz nous en a donné une vision spécifiquement littéraire. Sur le fond, sa version ne m'intéresse pas. Son propos est vieillot et partial: l'auteur fait sans cesse appel à sa subjectivité et ceci de manière complexe. Quant à la trame narrative, elle occuperait à peine 40 minutes de tournage. De plus Ramuz est peu convaincant sur le plan psychologique: son héros est le même du début à la fin. Il n'y a pas de parcours psychologique ni d'antagonistes. Pour moi, le moteur d'une intrigue est un individu complexe et fascinant qui entreprend de résoudre un problème aigu qui se pose à lui ou d'atteindre un objectif vital pour son équilibre ou sa survie. Qu'il réussisse ou échoue, il n'est plus le même en bout de course: il en sort grandi, c'est-à-dire avec une meilleure compréhension de lui-même et du monde qui l'entoure. C'est ce que j'ai essayé de faire avec Farinet.

Je prends donc une distance totale avec l'oeuvre de Ramuz (créer, c'est faire des choix) et je ne retiens que deux niveaux d'inspiration : le triangle amoureux (Thérèse - Farinet - Joséphine) et l'esprit frondeur du héros.

Une fois Ramuz éliminé, le plaisir prend le relais : celui de réinventer dans un grand film épique un héros légendaire. C'est celui aussi qui a traité ma passion pour l'histoire.

Enfin, par un travail systématique, j'ai cherché à faire du héros un homme justicier par opportunisme qui réalise progressivement la nécessité de rendre les pauvres riches, d'abord pour lui puis pour les autres, dans un contexte maîtrisé s'opposant au système établi de l'argent : celui de la fausse-monnaie. Ce héros en devenir, à l'image d'un Clint Eastwood, tente de se retirer, de fuir dès que les enjeux le dépassent, mais il sera prisonnier du système mis en place et c'est là qu'il meurt ! On pourra désormais écrire : «Un homme est mort, une légende est née».

### **Un dernier conseil aux collégiens et/ou futurs artistes souvent victimes de l'indifférence?**

On ne peut pas dire aux jeunes «soyez passionnés» sans aller plus loin. Ce qui est nécessaire, c'est de créer quelque chose; avec ou sans passion, cela est sans grande importance : la passion n'est pas une finalité en soi. Lorsque les gens aiment ce que je fais, c'est là que je trouve ma raison d'être de créateur.

Quant à l'indifférence, elle relève souvent de la «médiocratie». Une passion agresse la personne qui n'en a pas et la culpabilise. Voilà où se trouve le problème et plus particulièrement chez les adolescents. En effet, l'adolescence privilégie un milieu conformiste avec ces codes : celui qui ne fonctionne pas selon ceux-ci se marginalise et en souffre. Cette période fut pour moi difficile, car mes choix n'étaient pas ceux des autres.

Pendant cette indifférence, on peut la briser par le travail. Derrière chacun, il y a un être humain qui n'est sûrement pas indifférent à la vie et c'est à moi de le concerner, de taper juste, là où mon expérience rejoint la sienne.